

Mais dans ce cas la marchandise aurait été vendue à sa valeur, puisque dans cette conception la valeur est égale à la valeur du salaire et que les suppléments ajoutés pour faire le prix sont indépendants de cette valeur. On procède donc par un détour ; on emploie le mot salaire pour désigner la valeur (100) du produit, c'est-à-dire la somme d'argent qui représente la quantité déterminée de travail qui y est incorporé, mais cette valeur diffère du salaire réel et s'obtient en faisant à celui-ci l'addition nominale de certaines quantités représentant le profit et la rente. C'est ainsi que si le salaire était de 110 au lieu d'être de 100, le profit et la rente devraient être respectivement de 11 et de 16 $\frac{1}{2}$, et le prix de 137 $\frac{1}{2}$, c'est-à-dire que les rapports entre ces grandeurs resteraient invariables. La répartition ayant pour point de départ les additions nominales faites au salaire, proportionnellement à son importance, le prix de la marchandise varie en raison directe du salaire. Cette conception revient donc à égaler d'abord la valeur de la marchandise au salaire et à les distinguer ensuite, c'est-à-dire à soutenir que la valeur de la marchandise est égale à la quantité de travail qui y est incorporé, que la valeur du salaire est déterminée par le prix des subsistances indispensables et que l'excédent de la valeur sur le salaire constitue le profit et la rente.

La décomposition, dans les trois formes autonomes et indépendantes du revenu, de la valeur qui est incorporée au produit par le travail — abstraction faite de la valeur du produit due aux moyens de production — se présente à la surface de la production capitaliste et dans la conception de ses agents sous un aspect absolument opposé à la réalité.

La valeur totale d'une marchandise étant de 300, supposons que la valeur du capital constant consommé pour l'obtenir soit de 200 et que la valeur nouvelle ajoutée par le procès de production soit de 100. Représentons le salaire par x , le profit par y et la rente par z . Nous aurons : $x + y + z = 100$. Mais ce n'est pas ainsi que les industriels, les commerçants et les banquiers voient les choses.

Pour eux, le point de départ n'est pas la valeur donnée et égale à 100, qui reste de la valeur de la marchandise après déduction de la valeur des moyens de production et qui doit être répartie entre x , y et z ; au contraire, pour eux, le salaire, le profit et la rente sont des grandeurs déterminées chacune pour soi, indépendamment de la valeur de la marchandise, et fixant par leur addition le prix du produit, qui sera peut-être plus grand ou plus petit que 100. Cette confusion est inévitable pour les raisons suivantes :

Primo. — Les éléments de la valeur des marchandises s'opposent l'un à l'autre comme des revenus autonomes, prélevés sur des facteurs absolument différents — le travail, le capital, la terre — de la production et semblant ainsi résulter de ceux-ci. Ils sont respectivement le revenu de l'ouvrier, du capitaliste et du propriétaire, parce que ceux-ci possèdent respectivement la force du travail, le capital et la terre. Cependant la valeur ne naît pas parce que quelque chose a été converti en revenu ; elle doit au contraire exister avant que le revenu puisse prendre naissance. Cette confusion s'impose d'autant plus facilement que les grandeurs relatives des trois revenus sont réglées par des lois qui en apparence semblent indépendantes de la valeur des marchandises.

Secundo. — Nous avons vu qu'une variation générale du salaire provoque une variation inverse du taux général du profit et fait varier différemment les coûts de production des marchandises selon la composition moyenne du capital dans les différentes sphères de production. Il arrive ainsi que chaque fois que le phénomène se produit, « on voit » que dans quelques branches le prix moyen hausse alors que le salaire augmente et diminue alors que le salaire baisse, tandis que « on ne voit pas », que ces variations sont réglées par la valeur des marchandises, laquelle est indépendante du salaire. Si au lieu d'être générale, la variation du salaire est localisée, par suite de circonstances spéciales, dans quelques branches de production, elle peut entraîner une variation correspondante

du prix des marchandises de ces branches spéciales. La hausse de leur valeur relativement à celles pour lesquelles le salaire est resté invariable, n'est alors qu'une réaction contre le trouble qui a surgi localement dans la répartition égale de la plus-value entre les différentes sphères de production, et un moyen pour ramener les taux particuliers de profit au taux général. Dans ce cas comme dans le précédent, l'« expérience » fait voir que le prix est déterminé par le salaire, alors qu'elle ne permet pas de constater la cause vraie du phénomène.

D'autre part, le prix moyen du travail, la valeur de la force de travail, est déterminé par le coût de production des subsistances indispensables. Ici encore l'expérience établit l'existence d'une corrélation entre le salaire et le prix des marchandises ; mais la cause peut être confondue avec l'effet et réciproquement, ce qui se constate également dans les mouvements des prix du marché, qui montrent une hausse du salaire au-dessus de son taux moyen en connexion, dans les périodes de prospérité, avec une hausse du prix du marché au-dessus du coût de production, suivis plus tard de deux mouvements correspondants en sens inverse.

Abstraction faite des oscillations du prix du marché, la corrélation du coût de production avec les valeurs des marchandises devrait toujours se traduire par une variation du taux du profit en sens inverse de la variation du salaire. Mais le taux du profit peut être influencé par des variations de la valeur du capital constant, indépendantes des variations du salaire, de sorte qu'au lieu de varier en sens inverse, le salaire et le taux du profit peuvent hausser ou baisser simultanément (ce qui serait impossible si la plus-value et le profit avaient le même taux). De même lorsqu'une hausse du prix des subsistances a pour effet de faire monter le salaire, le taux du profit peut rester constant et même augmenter lorsque l'intensité ou la durée de la journée de travail devient plus grande. Tous ces faits ont pour conséquence que la valeur des marchan-

dises est déterminée en apparence, soit uniquement par le salaire, soit simultanément par le salaire et le profit. D'ailleurs il suffit que l'apparence se vérifie pour le salaire, que par conséquent la valeur du travail semble être égale à la valeur produite par le travail, pour que par déduction elle soit étendue au profit et à la rente ; les prix de ceux-ci doivent alors être considérés comme se réglant indépendamment du travail et de la valeur engendrée par celui-ci.

Tertio. — Supposons : 1° que les valeurs des marchandises ou leurs coûts de production (qui n'en sont indépendants qu'en apparence) apparaissent immédiatement et constamment comme identiques avec les prix du marché, au lieu de se manifester comme des prix moyens auxquels s'équilibrent les oscillations des prix du marché ; 2° que la reproduction se fasse continuellement dans les mêmes conditions, c'est-à-dire que la production du travail reste invariable dans tous les éléments du capital ; 3° que la partie de la valeur de la marchandise constituée par le travail nouveau ajouté à la valeur des moyens de production, se décompose continuellement dans les mêmes proportions en salaire, profit et rente, de telle sorte que le salaire réellement payé soit toujours égal à la valeur de la force de travail, le profit réellement réalisé, toujours égal à la part de la plus-value totale revenant au capital en vertu du taux moyen du profit et la rente effective, égale à la rente calculée d'après les conditions normales. Supposons en un mot que la répartition du produit social et la fixation des coûts de production aient lieu en mode capitaliste, mais sans l'intervention de la concurrence. Dans ces conditions, où la valeur des marchandises et la partie de cette valeur se résolvant en revenus seraient constantes et où le revenu se décomposerait toujours dans les mêmes proportions en salaire, profit et rente, le mouvement se présenterait encore, non comme la décomposition d'une grandeur donnée d'avance se répartissant entre les trois formes indépendantes du revenu, mais comme la formation d'une gran-

deur par l'addition du salaire, du profit et de la rente, trois éléments indépendants et déterminés chacun pour soi. Le mouvement serait donc encore en apparence le contraire de ce qu'il est en réalité, ce qui est inévitable, étant donné que dans le mouvement des capitaux et de leurs produits, ce n'est pas la valeur des marchandises qui semble exister avant leur répartition, mais inversement les parties en lesquelles elles se décomposent, qui fonctionnent comme existant avant la valeur.

Nous avons vu que pour chaque capitaliste le prix de revient apparaît comme une grandeur donnée, passant comme telle dans le coût de production. Cependant le prix de revient est égal à la valeur du capital constant (des moyens de production avancés) augmentée de la valeur de la force de travail, laquelle se présente, il est vrai, aux yeux des agents de la production sous la forme irrationnelle du prix du travail, ce qui fait que le salaire apparaît en même temps comme le revenu des ouvriers. Or, s'il est vrai que le prix moyen du travail est une grandeur donnée — la valeur de la force de travail étant déterminée, comme celle de toute marchandise, par le temps de travail nécessaire pour la reproduire — il est non moins vrai que la partie de la valeur de la marchandise qui devient le salaire prend naissance, non parce que cette partie est avancée par le capitaliste sous forme de salaire, mais parce que la valeur représentée par le prix de la force de travail est le produit d'une partie du travail quotidien ou annuel de l'ouvrier. Mais le salaire est fixé contractuellement, avant que la valeur dont il est l'équivalent soit produite ; il apparaît donc comme un élément du prix dont la grandeur est donnée avant la production de la marchandise, comme un élément qui intervient pour fixer la valeur et non comme une partie qui se détache d'elle. Ce qui se présente pour le salaire au point de vue du prix de revient de la marchandise, se répète pour le profit moyen en ce qui concerne le coût de production, car celui-ci est égal au prix de revient augmenté du profit moyen. Dans la pratique ce profit moyen entre

dans la conception et les calculs du capitaliste comme un élément régulateur, non seulement pour le transfert des capitaux d'une branche de production à une autre, mais pour les marchés et les contrats occupant le procès de reproduction pendant de longues périodes. A ce point de vue il est une grandeur fixée d'avance, qui est, en effet, indépendante de la valeur et de la plus-value produites dans chaque branche de production et qui l'est encore plus de la valeur et de la plus-value obtenues dans chaque entreprise. Au lieu d'apparaître au capitaliste comme le résultat d'une subdivision de la valeur, il lui semble être un élément déterminant celle-ci, indépendant d'elle, donné d'avance dans le procès de production et fixant même le prix moyen de la marchandise. Et ce qui est vrai du profit l'est bien plus de la plus-value, par suite de sa subdivision en plusieurs parties, ayant des formes indépendantes l'une de l'autre. C'est ainsi que l'intérêt apparaît au capitaliste fonctionnant comme un élément existant avant la production des marchandises et de leur valeur, élément dont les variations se répercutent dans le prix de revient du produit. Il en est de même de la rente foncière, tant au point de vue du capitaliste agricole pour lequel elle se présente sous forme de fermage fixé par contrat, qu'au point de vue des autres entrepreneurs pour lesquels elle constitue le loyer des bâtiments. Ces parties résultant de la décomposition de la plus-value apparaissent aux capitalistes comme des éléments constituant le coût de production, engendrant la plus-value, formant une fraction du prix de la marchandise, de même que le salaire en forme l'autre fraction. Le secret de cette confusion c'est que la production capitaliste, comme toute autre, reproduit continuellement, non seulement les produits matériels, mais les rapports sociaux et économiques et les formes économiques qui en sont la base. Les résultats de la production apparaissent donc continuellement comme s'ils en étaient les prémisses, de même que les prémisses semblent en être les résultats, et c'est parce que les mêmes rapports se reproduisent continuellement que le

capitaliste les considère comme des faits évidents et indiscutables. Aussi longtemps que la production capitaliste existe, une partie du travail nouveau se résout continuellement en salaire, une autre en profit (intérêt + profit d'entreprise) et une troisième en rente. Cette subdivision sert de base aux contrats entre les propriétaires des différents facteurs de la production, conception qui est exacte, bien que les grandeurs relatives varient chaque fois. Le rapport entre les différentes parties de la valeur est admis d'avance parce qu'il se reproduit continuellement, et il se reproduit continuellement parce qu'il est toujours donné d'avance.

L'expérience et l'observation montrent cependant que les prix du marché, dont l'influence aux yeux des capitalistes se fait sentir exclusivement dans la fixation de la valeur, ne dépendent pas des variations du taux de l'intérêt et de la rente. Mais les prix du marché varient constamment, et si l'on observe les moyennes pendant des périodes de longue durée, on voit que ce sont les moyennes du salaire, du profit et de la rente qui sont en dernière instance les grandeurs qui les déterminent.

D'autre part, il semble logique que si le salaire, le profit et la rente sont des facteurs de la valeur, puisqu'ils sont considérés comme préexistant à sa production et comme des éléments du prix de revient et du coût de production, le capital constant, dont la valeur est donnée également avant la production, soit considéré de même comme un facteur de la valeur. Cependant le capital constant n'est qu'une somme de marchandises, qu'une somme de valeurs. On en arriverait donc à cette tautologie que la valeur-marchandise est la cause et le facteur de la valeur-marchandise.

Si le capitaliste avait quelque intérêt à porter ses réflexions sur ces choses — en tant que capitaliste il ne peut réfléchir que par intérêt — il déduirait immédiatement de l'expérience que son produit entre comme capital constant dans d'autres sphères de production et qu'il applique lui-même

comme capital constant le produit de ces dernières. Or si en apparence la valeur nouvelle qu'il produit est constituée par les grandeurs du salaire, du profit et de la rente, il doit en être de même du capital constant qu'il utilise et qui est le produit d'autres capitalistes ; par suite, la valeur totale des marchandises se ramène en dernière instance à la somme du salaire, du profit et de la rente, les trois facteurs autonomes et distincts (au point des lois qui les règlent et des sources qui les engendrent) de la valeur.

Quarto. — Il est indifférent à chaque capitaliste en particulier que la marchandise soit vendue ou non à sa valeur. Les écarts à ce point de vue se produisent à son insu et sous l'action de circonstances sur lesquelles il n'exerce aucune action, car ce ne sont pas les valeurs, mais les coûts de production (différents des valeurs) qui déterminent le prix moyen dans chaque sphère de production. La valeur n'intéresse le capitaliste en particulier et le capital dans chaque sphère de production, que pour autant que l'augmentation ou la diminution de la productivité du travail, en diminuant ou en augmentant la quantité de travail nécessaire pour produire la marchandise, leur permette, pour des prix du marché donnés, de réaliser un surprofit ou l'oblige d'augmenter ses prix ; elle les intéresse pour autant qu'elle augmente ou diminue leurs frais de production et les mette dans une situation exceptionnelle.

Par contre le salaire, la rente et l'intérêt apparaissent au capitaliste comme fixant le prix limite, non seulement auquel il peut réaliser le profit d'entreprise, c'est-à-dire la part du profit qui lui échoit en qualité de capitaliste fonctionnant, mais auquel il doit pouvoir vendre la marchandise, pour que la continuation de la reproduction soit possible. Il lui est absolument indifférent que la vente lui permette ou non de réaliser la valeur et la plus-value incorporées à la marchandise, pourvu que le prix lui permette de prélever, par rapport à son coût de production personnel (déterminé par le salaire, l'intérêt et la rente), le profit d'entreprise

habituel ou un profit d'entreprise plus grand. Lorsqu'il fait abstraction du capital constant, le salaire, l'intérêt et la rente lui apparaissent par conséquent comme les éléments qui limitent et déterminent le prix de la marchandise. Qu'il parvienne, par exemple, à réduire le salaire au-dessous de la valeur de la force de travail, c'est-à-dire au-dessous de son niveau normal, à obtenir le capital à un taux d'intérêt inférieur et à payer un fermage inférieur au taux normal de la rente, il lui sera absolument indifférent de vendre le produit au-dessous de sa valeur et même au-dessous du coût de production général, par conséquent de céder gratuitement une partie du surtravail contenu dans la marchandise. Il en est même ainsi pour le capital constant. Parvient-il, par exemple, à acheter la matière première au-dessous de son coût de production, il ne fera aucune perte, même si dans le produit achevé il la revend également au-dessous de son coût de production. Son profit d'entreprise restera le même aussi longtemps que la différence entre le prix de sa marchandise et le prix des éléments de celle-ci qu'il a dû payer lui-même, reste constante. A côté des moyens de production, qui entrent dans sa production avec des prix de grandeurs déterminées, ce sont le salaire, l'intérêt et la rente qui figurent comme les éléments régulateurs et déterminants. Vu sous cet aspect, le profit d'entreprise apparaît, soit comme l'excédent du prix du marché (dépendant des péripéties de la concurrence) sur la valeur immanente des marchandises (déterminée par les éléments dont nous venons de parler), soit comme le résultat, pour autant qu'il ait lui-même une influence déterminante sur le prix du marché, de la concurrence entre les acheteurs et les vendeurs.

Qu'il s'agisse de la concurrence de capitaliste à capitaliste ou de la concurrence sur le marché mondial, ce sont les grandeurs données et préexistantes du salaire, de l'intérêt et de la rente qui entrent en ligne de compte comme grandeurs constantes et régulatrices : constantes, non dans le sens qu'elles restent invariables, mais dans le sens

que dans chaque cas particulier elles sont les limites données et constantes des prix du marché. C'est ainsi, par exemple, que dans la concurrence sur le marché mondial, il s'agit exclusivement de savoir si avec des salaires, un intérêt et une rente donnés, les marchandises rapportent un profit d'entreprise suffisant lorsqu'elles sont vendues au prix général du marché ou au-dessous de ce prix. Si dans un pays le salaire et le prix du sol sont réduits en même temps que l'intérêt y est élevé, et si dans un autre le salaire et le prix de la terre sont nominalement élevés pendant que le taux de l'intérêt y est bas, on verra le capitaliste appliquer proportionnellement plus de travail et de terre dans le premier pays et proportionnellement plus de capital dans le second. Ces différents facteurs seront évidemment des éléments déterminants quand il s'agira de calculer jusqu'à quel point la concurrence est possible entre ces pays. Dans ce cas, l'expérience établit donc théoriquement et les calculs intéressés du capitaliste montrent pratiquement que les prix des marchandises sont déterminés par le salaire, l'intérêt et la rente, c'est-à-dire par les prix du travail, du capital et de la rente.

Lorsque du prix du marché on retranche le coût de production, c'est-à-dire la somme du salaire, de l'intérêt et de la rente, il reste naturellement un élément qui n'est pas donné d'avance. Celui-ci apparaît comme déterminé dans chaque cas par la concurrence et dans la moyenne des cas par le profit moyen, lequel est réglé à son tour, mais pendant des périodes de longue durée, par la même concurrence.

Quinto. — Dans le système de la production capitaliste il est tellement naturel de décomposer en salaire, profit et rente la valeur ajoutée par le travail nouveau, que cette décomposition est même appliquée — à part des périodes passées de l'histoire dont nous avons donné des exemples en parlant de la rente — là où d'avance les conditions d'existence de ces formes du revenu font défaut.

Lorsqu'un ouvrier indépendant, par exemple un petit

paysan, travaille pour lui-même et vend lui-même son produit, il peut être considéré comme son propre capitaliste et son propre propriétaire foncier. Il se paie à lui-même le salaire en tant qu'ouvrier, il touche le profit en tant que capitaliste et il prélève la rente en tant que propriétaire. La production capitaliste avec les rapports qui lui sont propres étant la base générale de l'organisation sociale, cette manière de voir est exacte, puisque ce n'est pas à cause de son travail mais parce qu'il est propriétaire des moyens de production — qui dans ce cas se présentent en général sous la forme de capital — qu'il peut s'approprier le surtravail qu'il fournit lui-même. De plus, comme son produit est une marchandise ayant un prix, la mise en valeur de son surtravail dépend, non de la masse de celui-ci, mais du taux général du profit, et de même l'excédent éventuel sur la part de plus-value qui lui revient d'après le taux général du profit, ne dépend pas de la quantité de travail qui fournit cet excédent ; il ne se l'approprie que parce qu'il est propriétaire du sol. Ce fait qu'un mode de production non capitaliste puisse être rangé, jusqu'à un certain point avec raison, parmi les formes de la production capitaliste, a pour conséquence que les conditions de celle-ci ont plus encore l'apparence d'être les conditions naturelles de toute production.

Cependant lorsqu'on ramène le salaire à sa base générale, c'est-à-dire à la partie que l'ouvrier consomme de son produit, et que l'on attribue à cette partie l'importance que tolère la productivité de la société et qu'exige le complet développement de l'individu ; lorsqu'on réduit le surtravail et la plus-value à ce qui est indispensable à l'extension continue de la reproduction et à la constitution d'un fonds d'assurance et de réserve ; lorsqu'enfin on comprend dans le travail nécessaire et le surtravail ce que les hommes capables de produire doivent fournir pour ceux qui ne sont pas encore ou ne sont plus en état de travailler ; en un mot lorsqu'on dépouille le salaire et la plus-value, le travail nécessaire et le surtravail de leur caractère capitaliste, on

se trouve en présence de bases qui sont communes à tous les systèmes de production sociale.

D'ailleurs cette manière de raisonner a été appliquée à d'autres systèmes de production. C'est ainsi que, des conditions de production qui ne représentaient d'aucune manière les rapports propres au système féodal ont été rangées dans ce dernier ; tels, par exemple, en Angleterre, les *tenures in common socage* (par opposition aux *tenures on Knight's service*) qui comprenaient exclusivement des obligations monétaires et n'étaient féodaux que de nom.

CHAPITRE LI

LES RAPPORTS DE RÉPARTITION ET LES RAPPORTS DE PRODUCTION.

La valeur nouvelle créée par le travail de l'année se subdivise donc en trois parties, constituant trois revenus distincts, tombant en partage l'un à ceux qui possèdent la force de travail, l'autre à ceux qui possèdent le capital, et le troisième à ceux qui détiennent la propriété foncière. Ces revenus répondent à des conditions ou des formes de la distribution, car ils expriment les proportions suivant lesquelles la valeur nouvellement créée sera répartie entre les propriétaires des différents agents de la production.

Dans la conception vulgaire, ces rapports de répartition apparaissent comme des rapports naturels, des rapports résultant nécessairement de la nature de la production sociale et des lois de la production humaine. Ceux qui défendent cette thèse sont obligés, il est vrai, de reconnaître que les sociétés qui ont précédé la société capitaliste avaient d'autres systèmes de répartition, mais ils ajoutent que ces systèmes étaient des formes rudimentaires, imparfaites et dissimulées de la répartition naturelle.

Cette conception comporte cependant une part de vérité. Quel que soit le mode de production, qu'il s'agisse, par exemple, de la communauté primitive de l'Inde ou du communisme plus artificiel du Pérou, une distinction peut toujours être établie entre le travail dont le produit est consommé directement par les producteurs et ceux qui en dépendent — nous faisons abstraction de la partie consommée productivement — et le travail qui est toujours du surtravail et dont le produit sert à la satisfaction de besoins généraux et sociaux, quelle que soit la manière

dont il est réparti et quels que soient ceux qui en profitent. Les différents systèmes de répartition ne sont donc identiques que pour autant que l'on fasse abstraction de leurs différences et de leurs formes caractéristiques.

Des esprits plus cultivés, capables d'une critique plus profonde, admettent le caractère historique des rapports de la répartition (1), mais soutiennent avec d'autant plus d'acharnement que les rapports de la production sont constants, découlent de la nature humaine et échappent par conséquent à l'influence du développement historique.

Cependant l'analyse scientifique démontre que la production capitaliste est d'une nature spéciale, qu'elle est déterminée historiquement et que, de même que tout autre système de production, elle a comme condition un stade déterminé du développement et de la morphologie des forces productives, condition qui est le résultat historique et le produit d'un processus antérieur, base déterminée du processus nouveau. Cette analyse établit encore que les rapports de production adéquats à ce système déterminé historiquement — rapports que les hommes observent dans leur vie sociale — ont un caractère spécifique, historique et transitoire, et que les rapports de la répartition sont essentiellement identiques à ceux de la production, dont elles représentent la seconde face, si bien qu'elles ont tous les deux le même caractère historique et transitoire.

Dans l'observation des conditions de la répartition, on part de ce prétendu fait que le produit annuel se subdivise en salaire, profit et rente, fait inexact lorsqu'il est présenté sous cette forme. Le produit se divise en capital et en revenus. L'un de ceux-ci, le salaire, ne prend la forme de revenu des ouvriers, qu'après avoir été opposé à ces mêmes ouvriers sous forme de capital. L'opposition comme capital des moyens de production et des produits du travail en général aux producteurs immédiats implique

(1) J. Stuart Mill, *Some Unsettled Questions in Pol. Econ.* London 1844.

d'avance que les conditions matérielles du travail se présentent à l'égard des ouvriers avec un caractère social déterminé, et que dans la production même il existe un rapport donné entre eux et les propriétaires des moyens de travail. De son côté la conversion de ceux-ci en capital implique que les producteurs immédiats sont expropriés du sol et du sous-sol, et que la propriété foncière prend une forme déterminée.

Si l'une des parties du produit ne se convertissait pas en capital, l'autre ne se transformerait pas en salaire, profit et rente. D'autre part, la production capitaliste, par ce fait qu'elle suppose que les conditions de la production ont tel caractère social déterminé, les reproduit continuellement avec la même caractéristique. Elle engendre non seulement les produits matériels, mais reproduit continuellement les conditions de production dans lesquelles ceux-ci sont obtenus ; elle reproduit en même temps les conditions de répartition qui y correspondent.

D'une manière générale on peut dire que le capital, avec la propriété foncière qui en est le corollaire, implique par lui-même une répartition : l'expropriation des travailleurs des moyens de travail, la concentration de ceux-ci aux mains d'une minorité d'individus et l'appropriation exclusive du sol et du sous-sol au profit de quelques autres, en un mot les rapports que nous avons exposés dans le livre I, chap. XXV, en parlant de l'accumulation primitive. Mais cette répartition est absolument différente de celle dont on entend parler quand on dit que les rapports de la répartition ont un caractère historique comme les rapports de la production et qui fixe les droits des individus à la part du produit destinée à leur consommation individuelle. Ces conditions de la production sont la base de fonctions sociales spéciales, qui dans la production même sont assignées à des agents déterminés de celle-ci, distincts des producteurs immédiats. Elles communiquent aux conditions et aux représentants de la production une qualité sociale spécifique et déterminent entièrement le caractère et le mouvement de la production.

Deux caractères distinguent avant tout la production capitaliste :

Primo. — Elle produit des marchandises ou plutôt — car produire des marchandises ne la distingue pas d'autres systèmes de production — les produits qu'elle fournit ont pour caractères déterminant et dominant d'être des marchandises. Il en résulte que l'ouvrier n'est également qu'un vendeur de marchandise, que son travail est un travail salarié et qu'il est un ouvrier salarié. Inutile de développer encore comment le rapport entre le capital et le travail salarié détermine tout le caractère de la production. Les agents principaux de celle-ci, le capitaliste et l'ouvrier, sont la personnification du capital et du travail salarié, des individualités sociales déterminées portant l'empreinte de ce système social de production, des produits de celui-ci.

Déjà ce double caractère du produit d'être une marchandise et de la marchandise d'être le produit du capital définit tout le procès de circulation, un cycle social déterminé que les produits doivent parcourir et au cours duquel ils prennent des caractères sociaux déterminés. Il implique également des rapports donnés entre les agents de la production, rapports qui déterminent la mise en valeur des produits et leur retransformation en moyens d'existence ou en moyens de production.

Ce caractère du produit d'être une marchandise issue de la production capitaliste, sert en outre de point de départ à la détermination de la valeur et à l'action directrice de celle-ci sur le procès de production. D'une part, le travail dont il est question dans cette forme absolument spécifique de la valeur, est exclusivement le travail social ; d'autre part, la division de ce travail social et l'échange de ses produits, sa subordination et son adaptation au mécanisme de la société sont abandonnés aux mobiles arbitraires et antagonistes des producteurs capitalistes. Ceux-ci se dressent l'un en face de l'autre uniquement comme possesseurs de marchandises, cherchant chacun à ven-

dre son produit au plus haut prix possible, guidés en apparence, même dans la production, par leur fantaisie. Il en résulte que la loi immanente s'affirme uniquement par leur concurrence, par la pression que l'un exerce sur l'autre et grâce à laquelle les écarts se contrebalancent, alors que c'est la loi de la valeur qui est la seule loi immanente, la loi naturelle et aveugle qui s'impose aux agents producteurs et qui assure, malgré toutes les fluctuations accidentelles, l'équilibre social de la production.

En outre la marchandise et encore plus la marchandise produite par le capital reflètent le caractère objectif des buts et le caractère subjectif des bases matérielles qui sont propres à la production capitaliste.

Secundo. — Le système capitaliste est caractérisé spécialement en ce que la plus-value est le but direct et la cause déterminante de la production. Le capital engendre essentiellement du capital et ne le fait que pour autant qu'il engendre de la plus-value. En étudiant la plus-value relative et la transformation de la plus-value en profit, nous avons vu comment ces phénomènes servent de base à un mode de production propre à la période capitaliste, à une forme spéciale du développement de la productivité sociale du travail, caractérisée par l'épanouissement des forces autonomes du capital en opposition avec le développement des travailleurs. Ainsi que nous l'avons vu, la production en vue de la valeur et de la plus-value implique la tendance permanente à ramener au-dessous de la moyenne sociale existante, le temps de travail nécessaire pour la production et par suite la valeur de la marchandise. Cet effort pour ramener le coût de production à son minimum devient le facteur le plus énergique de l'accroissement de la productivité sociale du travail, qui ne se manifeste cependant que sous l'aspect d'une extension continue de la productivité du travail.

L'autorité du capitaliste comme personnification du capital dans le procès de production, sa fonction sociale en tant que dirigeant de la production sont essentiellement

différentes de l'autorité dans une production par esclaves, par serfs, etc.

Dans le système capitaliste, le caractère social de la production agit sur les producteurs immédiats comme un mécanisme social organisé hiérarchiquement, dans lequel ceux qui exercent l'autorité le font parce qu'ils personnifient les conditions du travail contre le travail, et non, comme dans les systèmes de production antérieurs, parce qu'ils sont des dominateurs politiques ou théocratiques. Par contre, entre les capitalistes qui détiennent l'autorité et qui agissent l'un à l'égard de l'autre uniquement comme possesseurs de marchandises, règne l'anarchie la plus complète, au sein de laquelle la cohésion sociale de la production ne triomphe de l'arbitraire individuel que parce qu'elle est une loi naturelle toute puissante.

C'est uniquement à cause du caractère social spécifique des deux agents essentiels de la production, c'est parce que le travail revêt la forme de travail salarié et les moyens de production celle de capital, qu'une partie de la valeur (une partie du produit) se présente comme plus-value et que cette plus-value se présente comme profit (rente), comme gain des capitalistes, comme richesse supplémentaire et disponible, leur appartenant. C'est également parce que la plus-value se présente comme le profit du capitaliste, que les moyens de production additionnels, qui sont destinés à l'extension de la reproduction et qui forment une partie du profit, constituent un capital nouveau, et que l'extension du procès de reproduction est un procès d'accumulation capitaliste.

Bien que la forme de travail salarié qu'affecte le travail soit décisive pour le caractère de tout le procès et pour le mode spécifique de la production elle-même, ce n'est pas le travail salarié qui détermine la valeur. Dans cette détermination il s'agit du travail social en général, de la quantité de travail dont la société peut disposer et qui détermine le poids social de chaque produit en raison de la fraction que celui-ci en absorbe. La forme sous laquelle

le temps de travail social intervient pour déterminer la valeur des marchandises, n'est en connexion avec les formes de travail salarié et de capital qu'affectent le travail et les moyens de production, que parce que c'est à cause de ces dernières que la production est une production de marchandises.

Considérons les soi-disant rapports de la répartition. Le salaire suppose le travail salarié, et le capital, le profit. Ces formes déterminées de la répartition supposent donc des conditions de production ayant des caractères sociaux déterminés et des rapports sociaux déterminés entre les agents de la production. Les conditions de la répartition ne sont donc que le reflet des conditions historiquement déterminées de la production.

Si nous envisageons le profit, nous voyons que cette forme de la plus-value implique que la création des moyens de production se fait d'après le système capitaliste ; il est donc l'expression d'un rapport qui domine la reproduction, bien que chaque capitaliste en particulier ait l'impression qu'il peut consommer tout le profit comme revenu. Cependant, à ce point de vue, le capitaliste se heurte à des obstacles, tels que les fonds d'assurance et de réserve, la loi de la concurrence, qui lui démontrent en fait que le profit n'est pas simplement une catégorie de la subdivision du produit destiné à la consommation individuelle. De plus tout le procès de production capitaliste est régi par les prix des produits. Or les coûts de production reposent à leur tour sur l'égalisation des taux de profit et sur la répartition qui y correspond, du capital entre les différentes branches de production. Le profit apparaît donc ici comme le facteur principal, non de la distribution des produits, mais de leur production, comme prenant part à la répartition des capitaux et même du travail entre les différentes sphères de production.

La subdivision du profit en profit d'entreprise et en intérêt semble être le partage d'un même revenu. Cependant elle résulte en première instance du capital se reproduisant

et s'amplifiant par lui-même, considéré comme valeur engendrant de la plus-value. Elle donne lieu au crédit et aux institutions de crédit, et détermine ainsi la conformation de la production. Avec l'intérêt, etc. les prétendues formes de la répartition entrent dans le prix comme des moments déterminants de la production.

De la rente foncière on pourrait dire qu'elle est une simple forme de la répartition, étant donné que la propriété foncière n'accomplit aucune fonction ou du moins aucune fonction normale dans le procès de production. Mais, ce fait que la rente est limitée à l'excédent laissé par le profit moyen et que le propriétaire foncier, de dirigeant du procès de production et de tout le procès de la vie sociale, descend au rôle de bailleur de terre, d'usurier du sol et de vulgaire encaisseur de rentes, est une conséquence caractéristique et historique de la production capitaliste. Si l'appropriation individuelle de la terre est une prémisses historique de la production capitaliste, celle-ci a par contre comme conséquence que la propriété foncière revêt les formes nécessitées par l'exploitation capitaliste de l'agriculture. Dans d'autres formes sociales les revenus des propriétaires peuvent aussi être désignés sous le nom de rente, mais cette rente est essentiellement différente de celle qui est prélevée dans la société capitaliste.

Les soi-disant rapports de la répartition correspondent donc à des formes du procès de production, déterminées historiquement et socialement caractéristiques, à des rapports que les hommes entretiennent dans le procès de reproduction de leur existence. Ces rapports de répartition ont le même caractère historique que les rapports de la production, dont ils ne constituent d'ailleurs qu'une face. La répartition capitaliste est différente des autres formes de répartition résultant des autres modes de production ; chaque système de distribution disparaît avec le système de production qui l'a engendré et auquel il correspond.

La thèse qui attribue un caractère historique aux conditions de la répartition et le dénie aux conditions de la pro-

duction, marque le point de départ de la critique — une critique encore très timide — de l'économie bourgeoise. Elle repose sur la confusion du procès social de production avec le simple procès de travail, tel qu'il se déroulerait anormalement pour un homme isolé ne recevant aucun aide de la société. Pour autant que l'on considère le procès de travail comme se passant simplement entre l'homme et la nature, on trouve qu'il se présente avec les mêmes éléments dans toutes les formes du développement social. Mais chaque forme historique de ce procès développe les bases matérielles et les formes sociales qui lui sont propres jusqu'à ce que arrivée à un certain degré de maturité, elle disparaît pour faire place à une forme plus élevée. Les symptômes de ce moment de crise apparaissent dès que les rapports de répartition et les rapports de production qui y correspondent, entrent en opposition profonde avec la productivité et le développement de leurs facteurs. A ce moment le conflit s'engage entre le développement matériel et la forme sociale de la production (1).

(1) Voir la brochure *Competition and Co-operation*. (1832 ?).

CHAPITRE LII

LES CLASSES.

Les ouvriers salariés qui n'ont que la force de travail et dont le salaire est le revenu, les capitalistes qui possèdent le capital et touchent le profit, les propriétaires fonciers qui détiennent la terre et prélèvent la rente constituent les trois grandes classes de la société moderne, basée sur la production capitaliste.

C'est incontestablement en Angleterre que cette subdivision est le plus largement et le plus catégoriquement développée. Cependant elle n'y existe pas encore dans toute sa pureté et des couches de transition y masquent partout — incomparablement moins à la campagne que dans les villes — les lignes de démarcation. Mais ce fait est sans importance pour notre étude.

Nous avons vu que la tendance permanente et la loi de développement de la production capitaliste poussent à une séparation de plus en plus profonde des instruments de travail et du travail, à une concentration de plus en plus puissante des moyens de production et à la transformation du travail en travail salarié et des moyens de production en capital. A cette tendance correspond la séparation de la propriété foncière, du capital et du travail (1), c'est-à-dire

(1) F. List écrit judicieusement : « La prédominance du faire-valoir direct sur des propriétés de grande étendue démontre uniquement le retard de la civilisation, l'insuffisance des moyens de communication et le manque d'industries nationales et de villes florissantes. C'est pour ces raisons que l'on rencontre ce système partout en Russie, en Pologne, en Hongrie, dans le Mecklembourg. Autrefois il existait aussi en Angleterre ; mais le développement du commerce et de l'industrie y a substitué la culture dans des exploitations moyennes et affermées ». *Die Ackerverfassung, die Zwergwirtschaft und die Auswanderung*, 1842, p. 10.

l'adaptation morphologique de la propriété foncière à la production capitaliste.

La question à laquelle nous avons à répondre est la suivante : Qu'est-ce qui constitue une classe ? ou bien : Comment se fait-il que ce soient les ouvriers salariés, les capitalistes et les propriétaires fonciers qui forment les trois grandes classes sociales ?

A première vue on pourrait invoquer l'identité des revenus et de leurs sources, et dire qu'il s'agit de trois grands groupes sociaux, dont les membres vivent respectivement du salaire, du profit et de la rente, c'est-à-dire de la mise en valeur de leur force de travail, de leur capital et de leur propriété foncière.

Mais si tel était le point de départ de la classification, les médecins et les employés, par exemple, formeraient également deux classes, car ils appartiennent à deux groupes sociaux distincts, dont les revenus ont la même source. Et cette subdivision irait à l'infini, en présence des séparations innombrables que la multiplicité des intérêts et la division du travail social créent parmi les ouvriers comme parmi les capitalistes et les propriétaires fonciers, ces derniers devant être groupés, par exemple, en propriétaires de vignobles, de terres labourables, de forêts, de mines, de pêches.

(Le manuscrit s'arrête ici).
